

LES DEUX GRILLONS

(FABLE)

Deux frères grillons nés dans un pays aride,
Où sans herbe et sans gloire ils chantaient chaque jour,
Pleuraient souvent, pleuraient encore en ce séjour,
Lorsque dans leur soleil passe une ombre rapide.

C'était, de lointains climats,
Une mouche voyageuse.

Remarquant sur leurs fronts une empreinte anxieuse,
Elle s'arrête. " En ces déserts ingrats
Pourquoi donc chantez-vous si longtemps, leur dit-elle ?
Je connais là-bas

Une plaine où serait mieux payé votre zèle.

Les vôtres y vivent nombreux
Et vraiment heureux.

Que n'allez-vous pas les rejoindre ? "

Ces mots mirent bientôt la joie aux pauvres cœurs.

A peine un jour nouveau commençait-il à poindre

Que les grillons s'étaient faits voyageurs

Où plutôt nautoniers sur la large rivière,

Qui de leurs bords montait jusqu'à leur paradis.

Avec vaisseaux légers, coups de rames hardis,

Ils voyaient leur pays déjà loin en arrière,

Quand de la brise un tourbillon soudain

Sépara les heureux qui se cherchent en vain.

" Enfin, pensèrent-ils, à quoi bon davantage

Sur la route ainsi s'arrêter,

Nous visons même but, sur une même plage

Nous devons accoster.

A nous revoir alors nous ne tarderons guère."

Et les deux, séparés, de continuer gaiement.

L'un vogua sans relâche et fatigué souvent.

" Bientôt, se disait-il, finira ma misère."

Un beau matin, sur la côte voisine,

Où sous un doux soleil se faisait la moisson,

Des gerbes il entend s'élever sa chanson ;

Des siens c'était concert sur toute la colline,

Il était rendu.

Son frère, qu'il avait sur la route perdu,

Avait su déployer souvent plus d'énergie,

Mais seulement quand tout l'y semblait inviter.

Obscurité plus grande, ou vent, ou fine pluie

Était pour lui raison de se laisser flotter ;

Et pendant ces repos la nappe d'eau mouvante,

Qui lui paraissait être une masse stagnante,

Plus vite l'entraînait qu'il n'avait pu monter.

Doncement donc il descendait la rive

Sans même s'en douter,

Quand un jour, surpris, il arrive

Devant un gouffre bruyant,

Où le flot affolé se plonge en écumant,

Et que la leur martiale

Lui fait apercevoir dans toute son horreur.

Quelle surprise ! Il voit, et déjà la rafale

A tout enseveli, projet et voyageur,

Dans l'abîme qui bouillonne.

De même, lecteur, c'est ce qui toujours advient,

Quand on désire attendre en indolent chrétien

L'éternelle couronne,

Oubliant qu'en vertus il recule à grands pas

Celui qui n'avance pas.

Saint-Denis, P. Q., 1895.

ROSIER.

EXILÉ PAR LETTRE DE CACHET

(Suite)

—Hola ! cria-t-il, qu'y a-t-il ?...

—Au nom du roi, ouvrez ! répondit-on.

Surpris, le jeune homme obéit, quand une
dizaine de soldats firent irruption dans la pièce.

—Vous êtes le seigneur d'Orceval ? demanda
le lieutenant.

—Oui, monsieur !... Mais que me voulez-
vous ?... Que signifie ceci ?...

—Je vous arrête au nom du roi !

—Moi ?... Il y a erreur... De quoi suis-je
accusé ?

—Je l'ignore, monsieur !... tout ce que je
sais, c'est que j'ai mission de vous arrêter et
de vous emmener avec nous...

—Où, s'il vous plaît ?...

—A Château-Thierry !

—Me permettez-vous d'écrire quelques mots
à l'un de mes amis pour lui apprendre ce qui
m'arrive ? et il pensait à Gaston.

—Cela m'est impossible, monsieur le baron ;
monsieur le gouverneur de Château-Thierry
vous le permettra peut-être, si vous le lui de-
mandez, mais, moi, je ne le puis...

—Alors, pourrais-je voir Mme D'Orceval ?

—Mes ordres me le défendent

Force fut donc au baron de partir avec

eux sans voir personne ou faire connaître à
Gaston le malheur qui l'assailait.

Le cœur rempli de crainte, il sortit du châ-
teau de ses aïeux, cherchant à découvrir d'où
le coup venait.

Deux personnes qui jubilaient, on le com-
prend, furent la baronne et le chevalier. Ils
étaient maîtres enfin, du domaine si longtemps
 convoité.

VI

Jacques fut interné dans la citadelle de
Guise, sur la colline qui domine Château-
Thierry. C'était une vaste masse de murs
épais, tours et tourelles, dont l'aspect imposant
fit frissonner le baron et le porta à croire toute
tentative d'évasion impossible de cette en-
ceinte fortifiée.

Château-Thierry avait une population de
plusieurs mille âmes, et possédait, comme
maintenant, un faubourg considérable, sur la
rive gauche de la Marne, communiquant à la
droite par un beau pont de pierre.

C'est ici que naquit le fameux poète-fabu-
liste, La Fontaine, le 18 juillet 1661. (*)

Le gouverneur du château fort ne voulut pas
accorder à son nouveau captif de correspondre
avec ses amis, et le motif de l'absence du baron
demeura donc un secret pour tous, hors trois
ou quatre personnes.

Plusieurs lettres arrivèrent à d'Orceval à
l'adresse de Jacques, mais le chevalier eut soin
de les faire disparaître.

Un jour, cependant, un mois après l'arresta-
tion, Gaston se présenta au castel et demanda
des nouvelles du baron.

Il fut introduit dans le salon, où le cheva-
lier et la baronne le rejoignirent bientôt.

Gaston croyait à un accident survenu à son
ami, mais il ne pouvait s'expliquer ses lettres
sans réponses.

Quoique Mme d'Orceval et son fils eussent
une fable de brodé sur la disparition du chef
de la famille, M. de Rochebrune n'y crut pas
entièrement.

Jacques était mousquetaire du roi, et on
alléguait qu'il avait été subitement rappelé à
la cour, mais Gaston se disait :

—Il adore ma cousine... non ! il ne serait
pas parti sans un mot !... Il aurait écrit à Gi-
sèle pour lui apprendre ce départ imprévu...
cela est sensé... Donc ! puisqu'il n'a fait rien
de tout cela, c'est qu'il y a un mystère dans
cette affaire... mais qu'est-ce ?... Ah ! oui...
qu'est-ce ?...

Et le brave garçon avait beau se torturer
l'esprit, il n'y voyait pas clair.

—Je vais voir Gisèle, se dit-il enfin, et je lui
ferai part de mes impressions ; elle est fine ;
c'est une femme supérieure qui, peut-être, dé-
couvrira le fil de cette affaire.

Cette gentille et séduisante personne com-
prit tout de suite que c'était à Paris qu'il y
avait de ténébreux dans l'absence inexplicable
de Jacques, à qui elle avait donné son cœur.

Il leur fut facile de s'assurer de la fausseté
de la fable inventée à d'Orceval, mais toutes
leurs recherches furent stériles, quoiqu'ils
eurent été plusieurs fois sur la bonne piste.

Cependant, le résultat aurait été plus heu-
reux si Louis, venant à Paris, n'eût appris
leurs démarches et deviné leurs intentions.

Voyant leur ardeur à découvrir la cause de
l'absence de Jacques, il crut plus prudent de
travailler au transfert de son frère à une autre
prison ; et il y réussit pleinement.

Le baron fut donc envoyé à l'île de Rhé, à
l'ouest de la France, pour de là attendre au
printemps de 1733, le premier navire qui cin-
grerait vers la Nouvelle-France.

Ce transfert opéré, le chevalier fut plus tran-
quille, car il espérait que Jacques serait en

Amérique avant que ses amis sachent le sort
qui l'avait atteint.

Il résolut alors de jouir du fruit de son
crime et, ayant à sa disposition la fortune de
sa mère, cela lui fut possible.

Dans la société parisienne où il allait, il
rencontra la belle Gisèle et s'éprit d'elle, mais
son amour resta sans écho.

VII

Au printemps de 1733, une bande de forçats,
à laquelle M. d'Orceval était enchaîné, fut
conduite sous la garde d'un corps d'archers, à
La Rochelle, d'où le *Héros* appareillait pour
Québec.

Des vents contraires forcèrent le vaisseau à
rester huit jours en rade, à quatre lieues de
La Rochelle, vis-à-vis l'île de Rhé.

Le baron voulut en profiter pour s'évader,
mais il était surveillé de trop près et n'eut
aucune chance d'évasion.

Le huitième jour, lorsque le vent changea et
que le *Héros* put continuer sa route, Jacques,
appuyé sur le bastingage, regardait, navré,
cette terre aimée qui, à mesure que le navire
s'éloignait en mer, semblait s'abîmer sous les
flots. Ainsi s'enfonçait en son cœur le déses-
poir amer.

Il fut là quelque temps, accablé sous le poids
de sa douleur.

Le commandant, M. de Forant, qui avait
tout de suite reconnu, à son air, un homme de
qualité, respecta cette affliction et, le premier
accès de tristesse passé, le fit venir à lui et lui
parla.

Jacques, lui ayant raconté toutes ses infor-
tunes, M. de Forant en eut compassion et lui
offrit son amitié, ce qui consola beaucoup notre
malheureux ami.

La traversée dura vingt-neuf jours.

Quand le navire approcha des côtes de l'A-
mérique, Jacques regarda avec curiosité et
émotion ce nouveau pays où il allait vivre
forcément, longtemps peut-être.

A Québec, il eut le choix d'embrasser le
métier des armes, ou d'entrer commis à la
Trésorerie.

Il opta pour son ancienne carrière.

M. d'Orceval rencontra à Québec plusieurs
jeunes gens de bonnes familles, qui comme lui
avaient été exilés à la Nouvelle-France par
lettres de cachet. Il fit la connaissance d'un
qui, s'étant sauvé de Québec, s'était égaré dans
les bois du Maine, et mourant d'inanition avait
été trouvé par des Abénakis. Puis, il avait
vécu avec eux, faisant la chasse et le com-
merce de pelleteries. Il était revenu à Qué-
bec et n'avait pas été molesté.

Ceci donna envie à Jacques de s'enfuir avec
cet homme lorsqu'il retournerait au village
indien.

De là, il pourrait peut-être passer chez les
Bastonnais, puis en Angleterre, et finalement
en France.

Pareille chose ayant déjà eu lieu pouvait se
répéter. (*)

Il s'en ouvrit à son nouvel ami qui l'ap-
prouva fort dans ce dessein et lui promit son
concours.

Il y avait quinze mois que Jacques était
dans la colonie. Il connaissait un peu le pays,
ayant monté jusqu'à Ville-Marie ; il le trou-
vait beau, mais s'y ennuyait tout de même.

La Nouvelle-France jouissait alors d'un
moment de repos. Plus de guerre avec l'An-
glais, et tranquille était l'Iroquois redouté ;
aussi les soldats français avaient peu à faire.

Les deux amis furent bientôt prêts à met-
tre leur plan d'évasion en pratique, mais il
fallait être prudent et l'occasion favorable ne
se présentait pas encore pour le soldat.

(*) Hugo. Art. Aisne *Biographie universelle*.

(*) C. Lebeau, *Aventures en Amérique*.